

AUX ORIGINES DU *CORPUS DES NOTES MARGINALES*
DE VOLTAIRE

Nikolai Alexandrovitch Kopanev

Bibliothèque de Voltaire

L. B. Volfsoun

Bibliothèque nationale de Russie

À la mémoire de V. S. Lioublinski (1903-1968)



Fig. 1. V. S. Lioublinski en 1944, dans un fauteuil du *xvi^e* siècle, en uniforme de combattant du détachement de la défense antiaérienne

Vladimir Serguéévitch Lioublinski (1903-1968), éminent historien et historien du livre, est né à Saint-Pétersbourg dans une famille de l'intelligentsia bourgeoise. Il reçut une éducation classique dans l'un des lycées les plus

renommés de Saint-Petersbourg. Dès ses années scolaires, il s'efforça de faire ses preuves dans des cercles de littérature et d'histoire, et l'une de ses œuvres fut déjà consacrée à Voltaire.

Après le lycée, Lioublinski commença à travailler dans l'ancienne entreprise de son père, expropriée après la révolution de 1917, d'abord comme ouvrier, ensuite comme téléphoniste dans la station hydro-électrique de la rivière Svir'. En 1919, il entra au département historique de la faculté des sciences sociales de l'Université de Petrograd. Il y acheva ses études en 1922. À l'université, il se spécialisa dans l'étude du Moyen Âge et du début des temps modernes de l'Occident, et participa au séminaire de paléographie. Ses premiers travaux furent consacrés aux Croisades et à l'histoire de Venise.

Dès ses derniers cours universitaires, V. S. Lioublinski enseigna l'histoire et les sciences sociales dans le secondaire. En 1922, sur la recommandation d'un professeur d'université, l'éminente paléographe et médiéviste O. A. Dobiach-Rojdestvenskaïa, il fut employé à la Bibliothèque publique dans le Département d'histoire. Il y fit un classement systématique complet des sections « XVIII^e siècle » et « Histoire de l'Allemagne ». Le travail dans le Département d'histoire lui donna la possibilité de faire connaissance avec la collection de livres étrangers la plus riche de Russie, et, dès lors, l'histoire du livre devint pour lui une passion, qui se transforma en un profond intérêt pour la recherche.

Bientôt, V. S. Lioublinski devint l'adjoint du secrétaire scientifique de la Bibliothèque publique. Dans le cadre de son activité à ce poste, il organisa en quelques années le Bureau des visites et en prit la direction. Ses visites eurent beaucoup de succès. Lioublinski avait compris que pour le nouveau public de lecteurs fréquentant la Bibliothèque après la révolution de 1917, il était nécessaire de donner une idée de sa structure et de ses fonds. En 1930, il édita le guide intitulé *Compagnon du lecteur et du visiteur de la bibliothèque*.

À partir de 1934, Lioublinski se mit à s'occuper de la bibliothèque de Voltaire conservée à la Bibliothèque publique, et, en 1935, il prit la direction du Département des incunables, des aldes et des elzévir. Dès lors, la voltairologie et la science des incunables devinrent les principaux sujets de ses recherches. Lioublinski commença à étudier l'histoire de la bibliothèque de Voltaire en Russie, à mettre en évidence les traces de lecture et à en dresser le catalogue complet. Les travaux suivants en furent le résultat : *Un autographe inconnu de Voltaire dans les papiers de Pouchkine* (1936), *L'Héritage de Voltaire en URSS. Les documents de Voltaire dans les collections soviétiques* (1937), *À propos de deux collections de la Bibliothèque publique d'État : la Bibliothèque de Voltaire et le « Cabinet de Faust »* (1938), etc.

En même temps, Lioublinski étudiait la spécificité des incunables, des caractères d'imprimerie, des filigranes, des formats, de l'encre d'imprimerie, de la composition, de la mise en page, etc. Il publia en 1940 les résultats de ses recherches dans son livre *La Production du livre dans le passé*.

Dès le début de la Grande Guerre patriotique, Lioublinski fut mobilisé comme adjoint du chef d'état-major et comme inspecteur de la préparation au combat pour la défense antiaérienne du secteur de Kouibychev de Leningrad. Malgré ses obligations, il continua dans la mesure du possible à participer aux activités de la Bibliothèque publique. Sur la proposition du directeur de la Bibliothèque, il fit à une session scientifique pendant le blocus de l'hiver 1942 une communication sur *Les Sources et les matériaux de la culture slave et les tâches de la Bibliothèque publique d'État*. Il adressa au ministre des affaires étrangères de l'URSS V. M. Molotov une « Note sur les réparations », où il posait la question du dédommagement dû par les fascistes après la guerre pour les trésors de la culture russe volés et perdus. En 1943, Lioublinski devint membre de la commission chargée de collecter les matériaux sur l'histoire de la Bibliothèque publique. Il écrivit une série d'articles sur ses collections, rédigea le programme du manuel sur « le livre et ses éléments » pour les cours supérieurs de bibliothéconomie. En avril 1944, il fut appelé dans l'armée active, d'où il fut démobilisé deux mois après pour accomplir un travail non moins important à la Bibliothèque.

L'un des deux articles de V. S. Lioublinski publiés ci-dessous¹ est un témoin original de l'époque où en URSS, après un tournant dans le cours de la Seconde Guerre mondiale, commença la création d'une nouvelle idéologie d'État fondée sur l'alliance avec l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, et après le rétablissement des relations diplomatiques avec la France (le 25 décembre 1944, le Soviet suprême de l'URSS prit un décret sur « la ratification de l'accord concernant l'alliance et l'assistance mutuelle entre l'URSS et la République française »). C'est précisément dans un numéro de décembre 1944 du périodique *Leningrad* que V. S. Lioublinski a publié l'article « Voltaire et sa bibliothèque », devenu un élément fondamental de la future conception du développement de la voltairologie et des relations avec la France. Remarquons que dans ce même numéro furent publiés les premiers documents des enquêtes instruites sur les crimes de l'armée hitlérienne commis sur le territoire de la Lituanie, de la Lettonie et de l'Estonie à l'égard des prisonniers de guerre et de la population juive. Ce qui est important pour nous dans cet article, c'est le fait que Lioublinski y a formulé pour la première

1 Nous donnons aussi la traduction d'un article antérieur, également passé inaperçu, paru en 1938 dans un journal qui porte le titre de « Sans-Dieu ».

fois non seulement le plan de l'édition des notes marginales de Voltaire, mais aussi le nom même de ce travail, *Corpus des notes marginales de Voltaire*. Le destin ultérieur de V. S. Lioublinski fut étroitement lié à l'histoire de la Bibliothèque publique de Leningrad et aux recherches sur Voltaire. On peut présenter l'activité de Lioublinski, avec ses succès et son tragique, sur la toile de fond des changements intervenus dans la politique mondiale et européenne de cette époque : jusqu'en 1949, le savant dirigeait la très importante subdivision de la Bibliothèque publique que constituait le Département des livres rares. Mais survint la Guerre froide, et pratiquement tous les chercheurs qui, d'une façon ou d'une autre, contribuaient au renforcement et au développement des relations russo-occidentales, se trouvèrent sous la pression de la doctrine officielle : dans le meilleur des cas, ils perdirent leur emploi, mais beaucoup furent déportés dans les camps ou périrent. De 1949 à 1956, V. S. Lioublinski fut littéralement dans la misère, passant d'un travail à un autre, vivant de traductions techniques et d'autres salaires temporaires. C'est à cette époque que fut oubliée l'idée de la constitution du corpus des notes de lecture de Voltaire.

De 1957 à la fin de sa vie, Lioublinski fut directeur du Laboratoire de conservation et de restauration des documents de l'Académie des sciences de l'URSS, poste honorifique et important, mais assez éloigné de ses intérêts scientifiques, l'étude des incunables et de la bibliothèque de Voltaire.

En 1965, Lioublinski fut élu docteur *honoris causa* de l'Université de Lille. C'est à cette époque que renaît le projet de création du corpus des notes de lecture de Voltaire, cette fois-ci en collaboration avec l'Académie des sciences de la RDA, avec laquelle Lioublinski entretenait d'étroits contacts de travail. La préparation du travail sur le premier tome du *Corpus* commença, mais dans une rédaction nouvelle. Si en 1944 Lioublinski projetait d'éditionner les volumes des marginales dans un ordre systématique, par exemple selon des thèmes comme « histoire », « athéisme », « critique de la Bible », à la fin des années 1960 fut choisi un procédé plus primitif et exigeant beaucoup de travail, mais n'ayant pas moins de portée : la publication complète de toutes les notes de Voltaire dans l'ordre alphabétique des auteurs des livres de sa bibliothèque. Il est intéressant de remarquer que Lioublinski ne figurait que comme consultant dans cet immense travail dont il avait eu l'idée. V. S. Lioublinski s'éteignit le 7 février 1968. Le premier tome du *Corpus des notes marginales de Voltaire* vit le jour à Berlin en 1979.

Il y a cent soixante ans, le 30 mai 1778, mourait le philosophe Voltaire. Il mourait dans la capitale de la France, où, après un quart de siècle passé en exil, il était revenu dans la 86^e année de sa vie et où les quatre derniers mois avaient été pour lui un triomphe ininterrompu. Tout le monde le fêtait, des académiciens aux passants des rues. Seul le dévot roi Louis XVI ne participa pas aux célébrations ; quant au clergé, il ne déposait pas les armes dans sa lutte contre le grand libre penseur. Mais tant que son cœur ne cessait pas de battre, tant que ne s'était pas éteint le regard blessant du « patriarche » de la pensée française (en ce temps-là « française » signifiait « mondiale »), tant que n'avait pas disparu le sourire moqueur de l'auteur d'innombrables satires des cagots, des hypocrites et des faux dévots, le roi et l'évêque de Paris étaient impuissants.

Ils ne réussirent pas à obtenir du vieillard malade et décrépît un repentir et le « renoncement à ses erreurs ». L'Église ne put le contraindre à rien et se vengea à sa manière : elle interdit d'enterrer l'homme que toute l'Europe admirait la veille. Quant au gouvernement, il prescrivit aux journaux de n'évoquer par aucun mot la mort du « premier philosophe et du premier poète » de la France, et même de ne pas mentionner le nom même de Voltaire. En secret, des parents de Voltaire firent sortir le cadavre de Paris sous la forme d'un malade emmitoufflé, et, en agissant de ruse, le mirent en terre dans un monastère de province.

Onze ans après, la Révolution éclata en France. Elle balaya le trône de Louis et la domination de l'Église catholique. L'un des premiers actes solennels de la Révolution fut le transfert des restes de Voltaire dans le Temple de la gloire (le Panthéon).

L'impératrice de Russie Catherine II fit l'acquisition de la bibliothèque personnelle de l'écrivain et d'un grand nombre de ses manuscrits. Grâce à cela, l'URSS dispose d'une très précieuse documentation pour étudier l'œuvre et la personnalité de Voltaire. Nous savons à quoi il s'intéressait, ce qu'il savait, ce qu'il lisait et étudiait, et comment il le faisait. Dans des milliers de ses livres se trouvent des signets, des centaines de pages sont constellées de remarques et de notes marginales. La pensée de Voltaire s'y révèle plus librement et avec plus d'exactitude que dans bien des livres qu'il a écrits : là, il n'avait pas lieu de craindre la censure de quiconque. Car nombre de ses livres ont été confisqués, condamnés, brûlés par la main du bourreau. Toutes ses œuvres entraient presque inévitablement dans la liste papale des livres interdits de lecture.

Voltaire n'était pas athée. Il était partisan d'une religion, mais libérée de l'Église. Pourquoi donc nous est-il cher, pourquoi a-t-il mérité une telle haine implacable de tous les obscurantistes religieux et laïcs ? Pourquoi était-il si dangereux pour l'ordre ancien que cette même Catherine II, très vite, effrayée par la Révolution française, fit enlever des salles du palais et mettre au grenier la statue de Voltaire, qui orne actuellement l'Ermitage ?

Toute la vie de cet homme, toutes ses œuvres et dans une grande mesure les notes écrites dans ses livres conservés à la bibliothèque publique de Leningrad répondent à de telles questions. Ces notes illustrent avec éclat, par exemple, le caractère de classe de sa défense de la propriété. Elles montrent que son « théisme », c'est-à-dire une religion « épurée des inventions de l'Église », était un habit qui avait pour doublure la propriété. « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », proclamait Voltaire. Pourquoi ? Pour la conservation de la division de la société en classes. En témoignent indubitablement les notes qui figurent dans les marges du livre de d'Holbach *Le Système de la nature*, et qu'on a préparées pour l'édition. Sur l'un des signets, il écrit sans détour : « L'idée de Dieu est nécessaire, comme les lois. C'est un frein² ».

272

Mais cela n'empêcha pas Voltaire d'être un farouche ennemi de l'Église catholique et de toute espèce d'obscurantisme ; il démasquait aussi bien les prêtres de l'Antiquité que les « prophètes » hébreux, les théologiens catholiques et les calvinistes bigots de Genève. Ce n'est pas pour rien qu'il créa dans la dernière décennie de sa vie le slogan de combat « Écrasez l'infâme ! », en sous-entendant l'Église.

Sa lutte était inspirée par deux motifs : la raison de l'homme des Lumières exigeait la vérité, le cœur de l'humaniste souffrait à cause des victimes du fanatisme religieux. En 1762, à Toulouse, le protestant Calas fut mis à mort à la suite d'une accusation absurde : avoir tué son fils converti au catholicisme. Voltaire laissa tomber aussitôt toutes ses affaires et pendant deux années entières mobilisa toutes les forces sociales jusqu'à ce qu'il triomphe des juges, des autorités royales et ecclésiastiques, obtint la révision de l'affaire et la réhabilitation de Calas. Il agit également dans tous les cas où le billot attendait tantôt un artisan innocent, tantôt un jeune homme libre penseur, accusés d'impiété ou de blasphème.

L'activité littéraire et artistique de Voltaire est tout entière dirigée contre le fanatisme et l'obscurantisme, de ses premières tragédies, en 1717, à ses romans, ses contes et ses satires. Le plus souvent, son arme est la charge cinglante du satirique. Il est particulièrement inépuisable lorsqu'il tourne

2 *Corpus des notes marginales*, Berlin, Akademie-Verlag, puis Oxford, Voltaire Foundation, 1978-, 6 vol. parus [CN], t. 4, p. 450.

en ridicule les miracles. Dans le poème de *La Pucelle d'Orléans*, il raille les enseignements de l'Église, et, dans les remarques étendues de ses contes, avec un sérieux inimitable dans les passages les plus fantastiques il se met à se référer aux « pères de l'Église », à la Bible ou aux théologiens contemporains. Le résultat était stupéfiant. Ce type de critique était plus facile à comprendre que d'autres.

Il ne faut pas croire que le combat littéraire de Voltaire contre l'Église se réduisait à des traits d'esprit. Il écrivit des articles pour l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, publia un *Dictionnaire philosophique*, dit « de poche », mais d'une substance inépuisable par son contenu accusateur.

Voltaire avait appris à connaître les croyances primitives, il étudiait attentivement et avec un esprit ergoteur les travaux de ses ennemis ecclésiastiques et de leurs alliés. Il couvrit littéralement de signets le *Commentaire littéral de la Bible* en plusieurs tomes du théologien Calmet, le cribla de remarques courroucées et de questions embarrassantes et railleuses. Dans des dizaines d'autres livres de contenu semblable il observait : « D'Adam à Jésus y a-t-il trois mille ou huit mille ans ? Mettez-vous donc d'accord, misérables ! », « Et si ce n'est pas ici Moïse qui parle, mais Ezdra ? », etc.

À la lumière de tels faits, le lecteur soviétique trouvera particulièrement absurde que de nos jours il existe de « savants » auteurs qui tentent de se battre contre Voltaire. Par exemple, l'année passée, l'Américain Alfred Noyes inventa quelque chose de tout à fait nouveau : il décida de coiffer Voltaire selon le goût de la bourgeoisie américaine bien-pensante et de démontrer, ni plus ni moins, que Voltaire, cet ennemi irréconciliable de l'Église, était croyant.

L'influence de Voltaire fut immense. Chaque jour des gens affluaient dans sa maison, comme en pèlerinage. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, toute la jeunesse préévolutionnaire de l'Europe vivait de ses pensées. Quant à la Russie, le voltairianisme y était particulièrement puissant. Du temps d'Élisabeth jusqu'aux décembristes, tout libre penseur, sans parler des authentiques athées et révolutionnaires, n'était pas appelé autrement que voltairien. On a appris qu'à la fin du XVIII^e siècle une simple paysanne serve de Syzran' devenue athée avait annoncé qu'elle était « de la foi de Voltaire ».

Malheureusement, pour la propagande antireligieuse, de tout le très riche héritage de Voltaire, on n'a presque utilisé chez nous que *Candide*. Or, ses œuvres sont une arme puissante contre l'Église et les sectes. Le prolétariat est fier de cet héritage qui lui appartient de droit, et il honore la mémoire du grand émancipateur des esprits.

Leningrad.

И то же помнит в Эрмитаже прекрасной серии небольших картин знаменитого художника Губера, представляющей Вольтера то на прогулке, то вступающим с посетителями, то принимающим гостей, то буквально в туфлях и халате? Они живо воссоздают быт фернейской усадьбы, где великий волюнтерщик прожил последние двадцать лет своей жизни.

Но в этой серии — огромный пробел: мы не видим Вольтера таким, каким он бывал чаще всего — не в саду, за шахматами или в театральной сцене, но за книгой в своей библиотеке. А между тем Вольтер, как читатель, встает во весь рост именно в последние десятилетия, и притом именно в Ленинграде все отчетливее вырисовывается его фигура за чте- нием, торжественно воздевающая справа, внима- тельно складывая за рассуждениями автора, с пером в руке, то с горделим и от восхищения глазами, то (чаще) с схищнейшей усмешкой и итересным протестом.

Почему же именно за последние десяти- летия и именно в Ленинграде?

В несуществующем ныне подъезде па- лаццо, построенного Дельмонто для Эрмитажа Екатерины II, в октябре 1779 года среди множества книжек хлосовали два чужеземца, не знавшие по-русски. То были секретарь «фернейского папирала» Жан Луи Баньер и бывший кучер Вольтера, а в руках лежала книга и руко- писки. Собственная библиотека писателя только что прибыла на корабле из Лю- бека, хотя берега Ливенского озера она покинула давно: едва узнав в июне 1778 г. о кончине Вольтера и о том по- ловинной обрешетки (запрещение вранки хоронить его на кладбище, запрещение властей упоминать его имя), которому посмертно подвергся «величайший гений века», русская царница задумала создать ему достойный памятник. Предполагалось даже соорудить в царскосельском парке точную копию фернейского замка и по- мещения «с видом на Юрские горы и на Ливенское озеро», собрать и издать всю переписку Екатерины с ее «существом», как она была готова издать Вольтера. Все это осталось мечтой; но удачею приобрели замечательную статую Вольтера работы Гудона и убедить пламени- щу философа, мидам Дени, уступить вольтерскую библиотеку «за 135 398 ливров, 4 су и 6 денеев», не считая цен- ных подарков. К книгам затем присоеди- нившись и рукописи, и план Ферне, и образцы тканей, которыми были обиты стены и кресла в доме Вольтера, и ма- нет самого этого дома. Но теперь, разоблачившись в несправочном ему зама- те петербургской осени, проработала книга, немало. Дальнейшая разборка книг и рукописей оказалась надолго отложенной. Сперва испут пера революцией 1789 го- да, затем правление Павла, враждебного вскакой памяти о делах своей матери, на- поменившие войны, строившие запреты времени Николая I — и в итоге почти полное забвение богатств вольтер- ской библиотеки. Несколько иностран- цев-рационалов рассажено критикуют ее состав, знакомим с ним через стекла за- пертых шкафов. Из русских на протяже- нии всего XIX в. мы знаем лишь о Пушкине, что ему удалось выхлопотать разрешение заниматься над материалами библиотеки столько ему дорогого автора —

Вольтер и его Библиотека

(К 250-летию со дня рождения Вольтера)

Владимир ЛЮБЛИНСКИЙ

его интересовали (в процессе подготовки истории Петра I) ценнейшие научные документы, в свое время посланные из Санкт-Петербургской Академии Наук Вольтеру, когда тот писал свою «Историю Российской империи при Петре Великом».

В середине прошлого века было две сенсационных публикации петербургских вольтерских материалов: Лезов де

по части изучения этого фонда. Впрочем, тридцать лет тому издали Ферриан Косси сонса; его рукописную часть, выданную том неизвестным (б. ч. черновик) вольтер- ских текстов и собранных издать еще десятков томов, но поменяла вояиз 1914 г.

Потому с полным правом можно утверждать, что только после Октябрь- ской революции началась полноценная и систематическая разработка публикуемых сокровищ вольтерской библиотеки. Немало проделано как советскими, так и иностранными исследователями для выяснения состава и происхождения отдель- ных частей библиотеки, для оценки на- учного значения отдельных вкладов. Рядом с неизвестными письмами и интрос- пективным литературными мемуарами все более выступают на первый план глав- ная достопримечательность вольтер- ской библиотеки, сулящая немалые за- мыслимые перспективы при ее изучении: маргиналии и, вообще, сами чтения Вольтера. Мы словно присутствуем при про- цессе работы Вольтера, обнаруживаем, как он переделывал или врезал новое, только что ему из-под пера доставлен- ное, запрещенное произведение «амстердам- ского» (а на самом деле, французского или даже парижского) типографа, как рад- делалась удачной мыслью нам обороту, вскрикнул при чтении вадора нам клеткам, остро подчеркнула поразившее его ме- сто и, не щадя автора, обругивала на него всю «славу своего сарказма. Мало того, мы узнаем не только манеру чте- ния, но также форму записки на полях: нет, не только в цензуре, ни искром- ном взгляде. Вольтер на полях своих книг без стеснения (как бы еще не оставя от непосредственного первого вы- чатления) набрасывает свои самые искренние реакции на идеи читаемых авто- ров и тем самым обнаруживает перед нами свой подлинный образ мысли, свое личное отношение. Если в письмах он любезен, а в критических выступле- ниях иногда вымужден соблюдать «сдер- жанность, то тут он не скрывает ни на- вязку, ни на брань. «Почва вон, ты мне выдох!» — закричивает он (как вы- зательных пометок на драме Булауа и, видимо, отбрасывает с отражением кни- гу — дальние пометок не встречается. «Нет, реакция необходима, это — уаа», — определяет он в другом месте свою току зрения, о которой в науке влась столько споров.

Положительно, без использования ма- териалов вольтерской библиотеки, на нынешнем этапе нельзя плодотворно раз- решить ни один вопрос вольтерологии. Тем большее значение приобретает работа, проведенная в Публичной би- блиотеке для раскрытия этого драгоцен- ного фонда. В результате очень деталь- ного научного подготовки волей вы- талог книг, принадлежавших Вольтеру, с уделением на наличие в них его пометок. Нами написана книга о вольтерских фондах Ленинграда, в которой впервые публикуются многие тексты, письма и Вольтер от неизвестных прежде коррек- тивов, приводятся полностью наибо- лее красивые маргиналии, восстанавли- вается история образования библиотеки и т. д. Намечается издание книги «Кор- пус» вольтерских маргиналий в виде ряда томов, посвященных таким темам, как «История», «Трагедия», «Атеизм», «Критика библии», «Географическая до- кументация Вольтера» и т. д.



Франсуа-Мари Аруз де Вольтер
Со старинной гравюры

Джек издали по рукописи Публичной би- блиотеки (подобранной П. П. Дубровским после штурма Васталии) первоначальную переписку Вольтера с начальником по- лииции, а Эдуард Гарде опубликовала мар- гиналии (т. е. пометки на полях) Вольтера на экземпляре «Общественного до- говора» Руссо. Но эти два случая ми и ограничиваются использование рус- ских вольтерских материалов в XIX в. Перенос книг и рукописей Вольтера из Эрмитажа в Публичную библиотеку в 1862 г. не ознаила разработки вольтер- ской библиотеки. Мало достижений насчитывала вольтерология и в XX в.



Fig. 2. Vladimir Lioublinski, «Voltaire et sa bibliothèque (pour le 250^e anniversaire de la naissance de Voltaire)», Leningrad, n. 13-14, 1944, p. 22

VLADIMIR LIOUBLINSKI, «VOLTAIRE ET SA BIBLIOTHÈQUE (POUR LE 250^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE VOLTAIRE)», Leningrad, N. 13-14, 1944, P. 22

Qui n'a en mémoire la charmante série de petits tableaux du peintre genevois Huber à l'Ermitage, représentant Voltaire tantôt à la promenade, tantôt se

levant de son lit, tantôt recevant un hôte, tantôt littéralement en pantoufles et en robe de chambre ? Ils recréent de manière vivante la vie quotidienne du domaine de Ferney, où le grand libre penseur passa les vingt dernières années de sa vie. Mais dans cette série il y a une énorme lacune : nous ne voyons pas Voltaire tel qu'il était le plus souvent, non dans son jardin, jouant aux échecs ou acteur dans une scène de théâtre, mais lisant un livre dans sa bibliothèque. Et cependant, c'est précisément dans sa dernière décennie que Voltaire lecteur acquiert toute sa stature, et c'est précisément à Leningrad que se dessine de plus en plus nettement le personnage en train de lire, notant en toute hâte des informations, suivant attentivement les raisonnements d'un auteur, la plume à la main, tantôt les yeux brillants de ravissement, tantôt (le plus souvent !) avec un sourire des plus caustiques et protestant avec impatience.

Pourquoi donc cela se passe-t-il justement dans cette dernière décennie et justement à Leningrad ?

En octobre 1779, sur le perron du pavillon construit par Delamotte pour l'Ermitage de Catherine II, et qui n'existe plus maintenant, deux étrangers qui ne savaient pas le russe s'affairaient parmi une foule de caisses. C'étaient le secrétaire du « patriarche de Ferney », Jean-Louis Wagnière, et l'ancien cocher de Voltaire, et, dans les caisses, il y avait des livres et des manuscrits. La bibliothèque personnelle de l'écrivain venait d'arriver par bateau de Lübeck, bien qu'elle eût quitté depuis longtemps les rives du lac de Genève : à peine avait-elle appris en juin 1778 la mort de Voltaire et le traitement honteux auquel avait été soumis après sa mort « le plus grand génie du siècle » (l'interdiction par l'Église de l'enterrer dans un cimetière et l'interdiction par les autorités de mentionner son nom), que la tsarine russe eut l'idée de créer un monument digne de lui. On eut même l'intention d'ériger dans le parc de Tsarskoïe Selo une copie exacte du château de Ferney et du domaine « avec vue sur les monts Jura et sur le lac de Genève », de rassembler et d'éditer toute la correspondance de Catherine avec son « maître », comme elle était prête à nommer Voltaire. Tout cela resta un rêve ; mais on réussit à acquérir la remarquable statue de Voltaire par Houdon et à convaincre la nièce du philosophe, M^{me} Denis, de céder la bibliothèque de Voltaire « pour 135 398 livres, 4 sous et 6 deniers », sans compter de précieux cadeaux. Ensuite, s'ajoutèrent aux livres des manuscrits, puis le plan de Ferney, puis des échantillons des tissus qui tapissaient les murs et les fauteuils de la maison de Voltaire, puis la maquette de la maison elle-même. Mais Wagnière, tombé malade dans le climat de l'automne pétersbourgeois auquel il n'était pas habitué, travailla très peu de temps. Le tri des livres et des manuscrits fut repoussé pour longtemps. D'abord, il y eut l'effroi suscité par la Révolution de 1789, puis le règne de Paul, hostile à tout ce qui rappelait les affaires de

sa mère, les guerres napoléoniennes, les interdictions très sévères du temps de Nicolas I^{er}, et, au bout du compte, presque un oubli total des richesses de la bibliothèque de Voltaire. Quelques étrangers réactionnaires critiquent distraitemment sa composition, en en prenant connaissance à travers les vitres des armoires fermées. Pendant tout le XIX^e siècle, parmi les Russes, nous ne connaissons que Pouchkine qui ait réussi à obtenir l'autorisation de travailler sur les matériaux de la bibliothèque d'un auteur qui lui était si cher : ce qui l'intéressait, c'était, en préparant l'histoire de Pierre I^{er}, les documents scientifiques très précieux envoyés en leur temps de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg à Voltaire, lorsqu'il écrivait son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*.

Au milieu du siècle dernier, il y eut deux publications sensationnelles de documents voltairiens de Pétersbourg : Léouzon Le Duc édita d'après le manuscrit de la Bibliothèque publique (recueilli par P. P. Doubrovski après la prise de la Bastille) la correspondance très curieuse de Voltaire avec le chef de la police, et Édouard Gardet publia les *marginalia* (c'est-à-dire les notes dans les marges) de Voltaire sur un exemplaire du *Contrat social* de Rousseau. Mais, au XIX^e siècle, l'exploitation des matériaux voltairiens de Russie se limite à ces deux faits. En 1862, le transfert des livres et des manuscrits de Voltaire de l'Ermitage à la Bibliothèque publique ne ranima pas l'étude de la bibliothèque de Voltaire. Même au XX^e siècle, la recherche voltairienne ne progressa guère dans l'étude de ce fonds. D'ailleurs, il y a trente ans, Fernand Caussy avait décrit sa partie manuscrite, édité un tome de textes inconnus de Voltaire (des brouillons pour la plupart), et il s'appretait à éditer encore une dizaine de tomes, mais la guerre de 1914 l'en empêcha.

Aussi peut-on affirmer à juste titre que ce n'est qu'après la Révolution d'Octobre qu'a commencé l'étude planifiée et systématique des trésors à demi oubliés de la bibliothèque de Voltaire. Les chercheurs, tant soviétiques qu'étrangers, ont fait beaucoup pour expliquer la composition et l'origine de certaines parties de la bibliothèque, pour apprécier l'importance scientifique de certaines découvertes. À côté de lettres inconnues et de brouillons littéraires très intéressants apparaît au premier plan la principale curiosité de la bibliothèque de Voltaire, dont l'étude laisse augurer les perspectives les plus prometteuses : les *marginalia*, et, en général, les traces de lecture de Voltaire. C'est comme si nous assistions au processus du travail de Voltaire, comme si nous le découvriions en train de feuilleter ou de couper un nouvel ouvrage interdit d'un imprimeur « d'Amsterdam » (en réalité de Rouen ou même de Paris) procuré sous le manteau, de se réjouir d'une pensée ou d'un tour bien venu, de s'emporter à la lecture d'une sottise ou d'une calomnie, de souligner

avec fureur un passage qui l'avait frappé, et, sans ménagement pour l'auteur, de l'écraser de toute la force de son sarcasme. Mieux : nous n'apprenons pas seulement la manière de lire de Voltaire et la forme des notes dans les marges ; non, ne craignant ni la censure ni les regards indiscrets, dans les marges de ses livres, Voltaire, sans se gêner, comme sous le coup de la première impression, jette sur le papier ses réactions les plus sincères par rapport aux idées des auteurs qu'il vient de lire et par là nous découvre sa vraie façon de penser et son attitude personnelle par rapport à eux. Si dans ses lettres il est aimable, et obligé parfois, dans ses prises de positions critiques, de faire preuve de retenue, là, il n'est avare ni de moqueries, ni d'injures. « Va-t'en, tu m'ennuies », écrit-il en achevant une série de remarques sarcastiques sur un drame de Belloy³, et, visiblement, il laisse tomber le livre avec dégoût : on ne trouve plus ensuite aucune remarque. « Non, la religion est nécessaire, c'est une bride », dit-il ailleurs, définissant ainsi son point de vue, qui a suscité tant de discussions chez les scientifiques.

Positivement, à l'étape actuelle, il est impossible de résoudre avec fruit aucune des questions de la recherche voltairienne sans l'utilisation de la documentation de la bibliothèque de Voltaire. Les travaux effectués à la Bibliothèque publique pour faire connaître ce précieux fonds en acquièrent d'autant plus d'importance. Grâce à une étude très détaillée, un catalogue complet des livres ayant appartenu à Voltaire a été préparé, avec l'indication de la présence de ses notes. Nous avons écrit un livre sur les fonds voltairiens de Leningrad dans lequel nous publions pour la première fois de nombreux textes et lettres adressées à Voltaire par des correspondants inconnus auparavant, nous reproduisons en entier les notes marginales les plus pittoresques, retraçons l'histoire de la bibliothèque, etc. On propose l'édition de tout le « Corpus » des *marginalia* de Voltaire dans une série de tomes consacrés à des thèmes tels que « l'Histoire », « la Tragédie », « l'Athéisme », « la Critique de la Bible », « la Documentation géographique de Voltaire », etc.

Traduit du russe par Michel Mervaud

3 Il s'agit de la tragédie *Gaston et Baiard*, Paris, Vve Duchesne, 1770 (CN, t. 1, p. 276). Voltaire a écrit en fait dans la marge : « Va tu m'ennuies trop ».